

# Albert Michu

Sylvain Josserand

Avis à mes amis.es lecteurs.trices

*Depuis mars 2026, je me suis livré à une forme expérimentale de l'écriture d'un roman de 100 pages et de 12 chapitres. Comme sa forme sort totalement des canons habituels, il n'a aucune chance d'intéresser un éditeur. Par contre j'ai le plaisir de le partager avec vous. J'en fournirai à Dominique 2 chapitres à la fois.*

## Prologue

Atteint du prurit de l'écriture, je vais vous raconter avec humour les aventures d'Albert Michu. Sa bêtise apparente devrait vous faire rire. Tartarin de Tarascon ou Bécassine seraient nobélisables si l'on comparait leur intelligence et leurs connaissances scientifiques à celles d'Albert Michu.

Ce roman s'articule autour d'une démonstration mathématique : le protagoniste ne s'aime pas. Pourquoi cet antihéros ne s'aime-t-il pas ? Dans le premier chapitre, je formule une série de prédicats qui seront progressivement éclaircis au fil des chapitres grâce à l'introduction de personnages colorés de la littérature.

Albert Michu est un personnage profondément singulier, à la fois dérisoire et bouleversant, dont les contradictions éclairent notre époque, par des réflexions sociales et philosophiques parfois décalées

*Pour être vraiment libre, l'être humain doit apprendre à être vigilant, à fuir toutes les doctrines simplistes qui expliquent tout et à vivre sans certitude dans un monde d'une très grande complexité.*  
Pierre Tourev.

## Albert

Depuis son plus jeune âge, Albert a lutté pour s'aimer lui-même. Chaque jour, il s'efforce de trouver un peu d'estime pour lui-même. Il parle aux gens dans la rue. Il plaisante avec les caissières des supermarchés ou les préparatrices en pharmacie. Il excelle en jeux de mots stupides ou en contrepèteries douteuses. Lors de ses promenades en raquettes, lorsqu'il croise un chien entièrement blanc dans la neige, il l'encourage en disant : « heureusement que tu as un harnais noir, sinon l'on te perdrait ». Lorsqu'un gamin construit un château de sable, il admire ses talents d'architecte et de bâtisseur. S'il aperçoit un enfant pédalant sur un tricycle avec ses parents, il salue ses prouesses athlétiques en lui disant : « te voilà prêt pour le tour de France », avant de le dépasser sur la piste cyclable en lui faisant un petit signe de la main.

Albert s'interroge sur la façon d'aimer et se faire aimer. Quand il était enfant, sa mère, sa grand-mère et ses tantes lui disaient : « Si tu m'aimes, rends-moi un service, va me chercher mes lunettes, épluche les légumes, lave la vaisselle, balaie le vestiaire. » Tel un chiot, qui attend en retour son os, il se précipitait pour exécuter ce qui lui était demandé. Il ne rechignait jamais quand son père lui demandait d'occuper une grande partie de son jeudi après-midi de congés scolaires à laver des murs, à poncer des parquets tel un raboteur du tableau de Caillebotte, à peindre des barrières, à retirer les germes des pommes de terre, à désherber des allées ou à ramasser des feuilles mortes : c'étaient les jours où il n'allait pas à une sortie de skis avec l'école ou à un rassemblement de louveteaux unionistes protestants.

En classe, il attirait l'attention des instituteurs par ses bonnes notes, mais aussi par son comportement servile. Il était méprisé et maltraité pendant la récréation, et parfois même dans les sous-bois, par ses camarades de classe qui lui passaient la bite au cirage. On lui avait donné le sobriquet de Michu.

Il a pu poursuivre des études supérieures grâce à une bourse. Il se rappelle avec émotion sa très grande solitude d'étudiant. Il n'a jamais été convié à une soirée arrosée et débridée. Il habitait une chambre de bonne au sixième étage d'un immeuble de standing dans un quartier huppé de Paris.

Son appartement n'était pas chauffé. Sur le palier, il partageait avec des inconnus des toilettes à la turque nauséabondes. Il se lavait à la piscine de son quartier. Après son repas du soir au restaurant universitaire, il passait ses soirées au centre de calcul ou à la bibliothèque pour y étudier, mais aussi parce que ces endroits étaient plus chauds que sa chambre.

Étudiant médiocre et acharné, il a été choisi par un professeur vacataire ingénieur pour travailler en tant qu'agent de maîtrise dans l'entreprise de ce dernier, située dans une Tour de La Défense. Comme il ne comprenait pas pourquoi on ne lui avait pas proposé un statut de cadre à bac+5, il a démissionné au bout de trois ans. C'est une erreur de sa part ! En effet, les entreprises qu'il fréquentera par la suite, en employé zélé, s'avèreront mortifères pour lui... Trop gentil, trop dévoué, il passera souvent pour un con. Il finira sa carrière par un épuisement professionnel et une longue dépression nerveuse.

Albert ne connaissait pas les codes du monde du travail : il ne savait pas que les diplômes universitaires, à moins d'avoir soutenu un doctorat, n'ont aucune valeur par rapport à ceux des écoles supérieures privées et/ou ceux des grandes écoles — établissements le plus souvent accessibles aux étudiants fortunés qui ont suivi leur scolarité secondaire dans les meilleurs lycées d'État ou de jésuites et fait de nombreux séjours linguistiques à l'étranger.

Albert nuance son propos en disant que les diplômes universitaires donnant accès à des concours dans les secteurs de l'enseignement, de l'administration, de la justice

ou du médical échappent à cette classification. Albert est aigri par les sacrifices qu'il a dû consentir, en vain, pour subir cinq années d'université.

En y repensant, il aurait pu éviter de se retrouver dans un milieu impitoyable en choisissant une formation professionnelle dans les métiers manuels ou en rejoignant une PME dès l'obtention de son baccalauréat. Un moniteur de catéchisme lui avait dit, lors de sa préparation à la confirmation : « Petit poisson devient grand si Dieu lui prête vie. » Il aurait pu rajouter : « Petit poisson dans la mer doit se méfier des requins et surtout les éviter à tout prix. Il en va de sa survie psychologique. » Ces requins n'ont-ils pas appris à aiguïser leurs dents dans les écoles de gestion et de *leadership* ? Formés pour être des tueurs et des mercenaires en col blanc, agissent-ils pour la pérennité des entreprises ou pour engraisser des actionnaires ? Quand ils ne sont pas assez efficaces, ils suivent même des stages de recyclage de « management par le stress » ! Ils sont virés si leurs performances sont insuffisantes.

Il est clair que Albert est semblable à Candide de Voltaire : il découvre le monde. Il constate que les diplômés des écoles supérieures privées et/ou des grandes écoles sont issus des milieux d'argent ou de la finance et occupent les postes de décision et de direction.

Ils ne remettent jamais en cause un système qui permet aux plus riches de s'enrichir « toujours plus » pendant que les plus pauvres croupissent dans des logements insalubres et se nourrissent aux Restaurants du cœur, à l'Armée du Salut ou au Secours populaire. Les universitaires, issus des classes moyenne et ouvrière, qui atteignent des postes de direction, adhèrent assez rapidement aux idées de droite de la bourgeoisie dominante qu'ils veulent imiter. Cette bourgeoisie n'a fait que singer la noblesse après la Révolution française de 1789. Albert n'a connu qu'un seul cas dans toute sa carrière : le secrétaire général de la CGT-finances d'une entreprise

publique, titulaire d'un diplôme de droit, d'économie et de sciences politiques, et ayant le grade de directeur. Il est l'un des rédacteurs du programme économique de Fabien Roussel.

À l'instar du personnage de Don Quichotte dans l'œuvre de Cervantès, Albert contemple les pales des moulins à vent qui tournent devant lui, désirant les percer de sa lance. Les organismes d'aide qui soulagent l'État et les municipalités de la responsabilité de promouvoir l'idéal républicain : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Les chaînes de télévision qui orchestrent des émissions de collecte de fonds pour des œuvres caritatives, en s'appuyant sur la sensibilité larmoyante d'artistes du *show-business*.

Au coin du feu, à la veillée, Albert-Don Quichotte<sup>1</sup> explique à son serviteur Sancho Panza que tout le monde y trouve son compte, à l'exception de la pauvreté, qui n'est pas traitée à sa racine. Abandonnés à eux-mêmes par la gauche et les syndicats, les pauvres et les classes moyennes se laissent soudoyer par des partis extrémistes de haine et de rejet de l'autre, de droite comme de gauche. Comme si l'histoire semblait resservir le couvert.

Au moment de la République de Weimar, dit-il à son serviteur déjà endormi, les chômeurs et les laissés-pour-compte ont été séduits par un fou charismatique. Élu démocratiquement, il a entraîné le monde entier dans un conflit qui a fait plus de morts parmi les civils que parmi les militaires. Guerre qui a engendré l'un des génocides le mieux orchestré en termes de moyens techniques et logistiques de toute l'histoire de l'humanité et dont le résultat en matière de victimes n'avait jamais encore été atteint à ce jour. Les autres génocides sont plus sommaires en ce qui a trait aux méthodes d'exécution : massacre à la mitrailleuse des Amérindiens

---

<sup>1</sup> L'auteur pose comme hypothèse qu'Albert serait atteint de troubles bipolaires. L'une des caractéristiques de cette maladie psychiatrique est de ruminer toutes sortes d'idées, souvent saugrenues, en mettant en scène des personnages de fiction.

par les Yankees ; déportation et exécutions de grandes ampleurs des Arméniens ; grande famine de paysans et travaux forcés pour les opposants politiques sous Staline ; épurations ethniques par les Khmers rouges au Cambodge ; tueries à la machette des Tutsis par les Hutus au Rwanda. J'en oublie certainement, car l'homme à la différence des autres mammifères tue pour son plaisir et sa jouissance personnelle. À cet instant du récit, Sancho Panza ronfle bruyamment.

Albert a des convictions profondes et pour lui irréfutables sur la marche du monde. Les dirigeants de tous les pays de la planète, pour des raisons qui leur sont propres, choisissent de privilégier la production d'armes de plus en plus sophistiquées et performantes, le maintien de puissantes forces armées, plutôt que de s'engager dans des initiatives bénéfiques pour la santé, l'agriculture et l'élevage biologique, l'éducation de la jeunesse, la formation professionnelle et la culture.

Comme si, le cerveau reptilien des dirigeants et de ceux qui les élisent ne se souvenait que de l'époque où ils devaient chasser pour la survie alimentaire de leur clan et lutter contre des bêtes féroces en sécurisant l'entrée de leur grotte par un feu puissant. Feu qui aurait été le *casus belli*, si l'on en croit l'épopée de Naoh et de ses compagnons dans *La guerre du Feu* de Rosny Ainé, porté à l'écran par Jean-Jacques Annaud.

On aurait pu imaginer qu'après avoir maîtrisé le feu, fabriquer des araires de charrues en fer, domestiquer du bétail, modeler et cuire de la terre glaise pour façonner nos instruments culinaires et enterrer nos morts dans la dignité, le niveau de conscience de l'humanité se serait élevé. D'autant que, dès le paléolithique, l'art pariétal et la médecine des chamans existaient déjà.

Ce qui signifie que certains individus étaient dotés déjà — pas tous, tant s'en faut — de cette conscience intuitive imperceptible du divin en eux. Une forme

indistincte du sacré dans le cosmos, comme l'astrophysicien Hubert Rives et certains physiciens de physique quantique tenteront de l'expliquer. Cette connexion entre la « terre » et le « ciel » est vécue, depuis des millénaires, par de nombreux peuples premiers, comme les Amérindiens, les Kogis et de nombreuses tribus nomades chamaniques. Sancho Panza, écœuré par tout ce vomi verbal, conclut par un « c'est ainsi » à défaut de savoir dire amen.

Depuis son plus jeune âge, Albert a eu du mal à s'accepter lui-même. Il se bat constamment pour se montrer un peu d'amour. Lorsqu'on lui dit qu'on l'aime, il est plutôt sceptique, craignant que les autres ne cherchent à en tirer profit, ce qui arrive souvent. C'est parfois étonné qu'il constate que cet amour est entièrement désintéressé. Mais cela l'épate. Il a besoin de vérifier, de conforter, de tester. Il reçoit des marques d'affection de certains membres de sa fratrie ou de sa descendance. Également d'artistes, d'écrivains et de musiciens dont il partage la même passion. Ces marques de bienveillance et de gentillesse sont à doses très homéopathiques. Mais, elles existent.

Le seul endroit où il ne doute pas de l'amour que l'on peut lui porter est le temple protestant, chaque dimanche. Les fidèles qui s'y rassemblent prient, chantent, méditent, partagent la Sainte-Cène et un repas fraternel, étudient les Écritures et croient en l'Amour universel.

Albert déclare doctement à son ami Sancho que, pour les milieux laïcs, les chrétiens croient à des fariboles et suivent sans réfléchir des dogmes.

Basta ! Dieu est mort, et ce, à la plus grande joie et satisfaction des *laïcards* victorieux. On se souvient que, lors des débats sur la loi de 1905, dite de séparation de l'Église et de l'État, le député Maurice Allard avait proposé, comme paradigme de la laïcité française, un modèle antireligieux — un État athée, comme en URSS

ou en Corée du Nord. Le député Aristide Briand a fait inscrire dans le texte définitif que l'État est laïque et que les croyances religieuses bénéficient de la liberté de conscience, sans toutefois avoir le pouvoir d'influencer les décisions du pouvoir exécutif. À l'instar des francs-maçons ou d'organisations dédiées aux droits de l'homme, les organisations religieuses peuvent rédiger des avis pour éclairer les politiques sur des faits de société ou d'éthique.

Ces *laïcards* ne proposent aucune valeur humaniste, de bienveillance, de fraternité ou d'altérité en dehors de cercles restreints réservés à une élite. Albert, notre Candide du XXI<sup>e</sup> siècle, pense que si les religions n'existaient pas, il faudrait les inventer. Les religions révélées et/ou les philosophies orientales interpellent tout un chacun de manière désintéressée. Si leur enseignement et leur morale sont austères et dogmatiques, elles ont le mérite de placer l'Homme face à ses propres zones d'ombre et de lumière. De le responsabiliser.

L'absence de morale civique fait que le « bon peuple » est prêt à applaudir n'importe quel crétin qui agite les foules à la télévision, à suivre les émissions de télé-réalité, à écouter les gourous du New Âge et à voter pour les politiciens démagogues pourfendeurs d'immigrés, comme Jeanne d'Arc avec les Anglais. Ils peuvent suivre aussi les défenseurs inconditionnels d'islamistes intégristes et de Palestiniens impuissants, victimes de leur soumission involontaire à la fêrule du Hamas. La population palestinienne est composée de différents courants gnostiques, chrétiens et musulmans modérés qui ne désirent qu'une chose : avoir leur propre territoire où ils pourront coexister pacifiquement avec leurs voisins israéliens, libanais, syriens, irakiens et iraniens.

Pour Albert, les chrétiens, qui doutent parfois de l'existence d'un Dieu invisible et aux abonnés absents, suivent simplement l'enseignement d'un être exceptionnel qui

a dit : « Aimez-vous les uns les autres ; à l'amour que vous aurez pour les autres, on verra que vous êtes mes disciples. »

Pour avoir prononcé cette sentence judicieuse et pleine de sagesse, il a été condamné à mort et crucifié en compagnie de deux misérables individus qualifiés de « mauvais larrons ». L'étaient-ils ? Ou n'étaient-ils que des pauvres types affamés qui se sont fait prendre en récupérant le surplus des riches et des collabos des Romains ?

La suite de l'histoire de cet être remarquable, qualifié par certains de fils de Dieu, relève de la foi personnelle et non de l'orthodoxie. Chacun est libre d'interpréter cette phrase d'amour et de la mettre en pratique dans sa propre existence.

Ce comportement généreux n'est pas exempt de danger, car la plupart des gens considèrent la gentillesse ou la préoccupation pour autrui comme une faiblesse mentale ou une stupidité, conformément à l'adage « l'homme est un loup pour l'homme », popularisé par Hobbes. En écoutant son maître, Sancho Panza voit scintiller, en lui, une petite lueur et germer une graine de vie.

Sancho sait qu'aider un collègue en difficulté au travail, payer correctement ses employés, les respecter, les déclarer à l'URSSAF, ne pas frauder le fisc, ne pas planquer ses sous dans un paradis fiscal, ne pas dépasser en automobile les limites de vitesse, doubler un véhicule avec toute la visibilité nécessaire, s'arrêter au passage pour piétons, porter les paquets d'une vieille dame, ne pas resquiller dans les files d'attente, ne pas dominer sexuellement des femmes et des enfants sont des formes d'insubordination pour les forts en gueule.

Albert, qui a tendance à se détester plutôt que de s'aimer, considère que la vie est une bataille quotidienne. Il peut se nourrir à sa faim et partager des repas

occasionnellement arrosés avec des amis. Il ne dort pas dehors et sa maison n'est pas menacée par des drones ni par une pluie constante de bombes, de missiles ou de roquettes.

Ses voisins de palier ne sont pas menacés de viols par une soldatesque avinée. Les gamins et les gamines de son voisinage ne sont pas sodomisés par des milices ou des soldats plus ivres que des Polonais. Mercenaires ou soldats patriotes qui croient au dogme de la défense de la « Patrie en danger ». Ils se transforment alors, comme le monstre de Kafka, en des créatures effrayantes après s'être soumis au diktat de leurs généraux. Ces derniers, vêtus de leurs uniformes d'apparat ou d'opérette, restent loin des zones de combat et de barbarie pour boire du champagne sous des lambris dorés, en compagnie du ministre de la Défense et des PDG des industries de l'armement, ainsi que des architectes et promoteurs immobiliers à l'affût de projets de reconstruction.

Albert a peu de chance de sauter sur une mine dans un jardin public bien fleuri par les jardiniers municipaux. Quant à mourir dans un attentat terroriste dans une station balnéaire où résident des retraités fortunés, ce n'est pas pour demain. Le seul concert annuel de musique métal satanique, à l'instar du tragique concert au Bataclan, se tient chaque année au bord du lac. C'est le genre d'endroit qu'il sait éviter non par crainte des terroristes barbus en djellabas blanches et petits calots assortis, mais parce qu'il déteste le bruit, la vulgarité et, surtout, le mauvais goût.

Albert sait qu'à tout moment, le feu nucléaire entre la Russie et son pays peut l'anéantir, lui, ainsi que tous ses proches. Il est préoccupé par le réchauffement climatique, tout en sachant que la Terre a connu d'autres cycles de transformations radicales en raison du climat, des éruptions volcaniques, de la dérive des continents, etc. Il ne pense pas que la vie sur Mars présente le moindre avenir. Ce projet d'installation est envisagé par les puissants quand ils auront achevé leur action

terrestre, qui consiste à polluer, à déboiser, à exploiter les énergies fossiles et les terres rares, à accroître le nucléaire civil et militaire avec le soutien massif des consommateurs lobotomisés.

Albert idéalise la vie des générations qui l'ont précédées. Ne se contentaient-elles pas du fruit de leur labeur agricole, en vivant souvent en autarcie ? Dès le XIXe siècle, l'exploitation minière intensive du charbon et du minerai de fer a changé la donne. La Première Guerre mondiale, de 1914 à 1918, a encore accentué ce phénomène en faisant sombrer des millions de jeunes gens, des deux côtés du front, dans les tranchées, en particulier ceux issus des campagnes.

Albert pense avec sa candeur naïve que l'on aurait pu tirer des enseignements simples de cette horrible boucherie. On aurait pu soutenir la recherche dans les domaines de la santé et du bien-être sans pour autant enrichir l'industrie pharmaceutique. On aurait aussi pu développer l'enseignement des arts à l'école, signer des traités internationaux de désarmement dans le cadre de la Société des Nations, encourager toutes les initiatives en vue d'une agriculture durable, limiter l'élevage et la pêche aux strictes nécessités de la demande, nationaliser les banques, les compagnies d'assurances et tous les services qui relèvent de l'intérêt général (téléphonie, énergie, transport), se retirer des colonies et laisser les peuples colonisés, libérés de toute forme de tutelle, trouver leur propre moyen de développement.

Le spectacle du monde actuel, avec ses dirigeants mégalomanes et populistes élus par des peuples asservis ou stupides, le fonctionnement des marchés du travail, de l'économie et de la finance, les guerres avec leur cortège de massacres, de viols, de génocides, de destruction, d'armes de plus en plus sophistiquées, occasionne chez lui une forme profonde de dépression.

Il se gave de médocs, mais cela ne suffit pas toujours à calmer ses angoisses. Alors, il imagine des histoires les plus abracadabrantesques, où les séries télévisées les plus sanglantes seraient classées comme des divertissements réconfortants dans la collection *Arlequin*. La didascalie de son drame intérieur se décline avec un luxe de détail. Il visualise le lieu et tous les moyens de son autodestruction. Il ne passe pas à l'acte soit parce qu'il est trop lâche, soit parce qu'il trouve toujours dans la prière ou un passage biblique une source de réconfort et d'espérance.

## Fondations

*La maison ne tombe pas, parce qu'on a posé ses fondations sur de la pierre. Mais celui qui écoute mes paroles et ne fait pas ce que je dis, celui-là ressemble à quelqu'un de stupide. Celui qui est bête construit sa maison sur le sable. Tout le monde connaît cette parabole des Trois petits cochons. Si l'on s'intéresse un peu à la symbolique et/ou au mysticisme, on peut subodorer que celui qui construit sa maison sur le sable est plus vulnérable aux messages et aux actions du diviseur Satan.*

Albert naît dans un village qui a été déclaré « Justes devant les Nations » parce que la population locale sous l'impulsion de deux pasteurs calvinistes, d'un directeur de l'école laïque et avec l'aide de la Cimade, du Secours suisse et d'organisations caritatives juives, a permis à plus de 2 500 juifs d'être sauvés de la déportation. Ce bourg montagnard altiligérien est isolé. Il est balayé par la neige et la burle cinq mois par an.

L'officier supérieur allemand responsable de la région ne faisait pas partie du Parti national-socialiste (nazi), mais il aimait jouer du violoncelle dans son bureau. Sa seule préoccupation était la présence active de réseaux de résistance dans cette contrée. La police française et la gendarmerie avertissaient les autorités locales ou les organisations d'aide de la date des contrôles prévus dans la ville du même nom. Cela permit aux juifs et aux réfugiés non juifs engagés politiquement de se cacher. Une seule rafle menée par la Gestapo suffira malheureusement pour déloger de leur domicile des juifs, des anarchistes, des pacifistes allemands, des déserteurs, des objecteurs de conscience et des antifranquistes de la guerre d'Espagne.

Albert n'a pas connu la période où la peste brune avait contaminé toute l'Europe. Il est né neuf ans après la fin de la guerre. Il n'a jamais entendu parler de cette histoire de réfugiés juifs à l'école primaire et au secondaire. Ce sujet n'était pas abordé à

l'école, au marché ou au temple. Les gens avaient agi ainsi parce que le Seigneur le leur avait demandé. Ils avaient été nourris dès leur plus jeune âge d'histoires bibliques, comme celle du bon Samaritain.

Il faudra attendre les premiers ouvrages historiques et les premiers films pour que ce récit de sauvetage de personnes persécutées en raison de leur religion et de leur supposée race émerge de la surface de la rivière gelée de son pays natal. C'est là qu'il a appris que le nom de code « ancien testament » désignait ces gosses qui, parlant une langue incompréhensible, le yiddish, arrivaient par la micheline CFD. Celle-ci roulait sur une voie étroite, aujourd'hui une piste cyclable, et sur une autre partie, un train touristique.

La maison dans laquelle naît Albert était une maison d'enfants de 1942 à 1953. Elle avait été créée par le frère du résistant Henry Frenay et son épouse, qui étaient de la parentèle de sa mère. Cette famille catholique avait vécu en région parisienne, puis dans le sud de la France quand le père de famille avait perdu son travail de directeur commercial en raison de la guerre. Ladite famille n'était pas souchée au protestantisme local qui s'est implanté ici les siècles précédents et a subi les persécutions consécutives à l'Édit de Fontainebleau : dragonnades, envoi aux galères des hommes, pendaison des pasteurs, mise en prison des femmes ; placement des enfants dans des pensions catholiques où on leur lavait le cerveau, grâce notamment à un jeu de l'oie aux vertus catéchétiques, en usage dans les couvents.

Les parents d'Albert, nés en 1920 et 1923, après avoir participé à la résistance non communiste, contre l'occupant dans la région lyonnaise, dans des fonctions subalternes, mais bien utiles, vivront de 1946 à 1953 à Baden-Baden. Le père d'Albert exerçait la profession d'opérateur radio civil pour l'armée française d'occupation. Il avait bravé, après un combat acharné avec sa propre mère, la

coutume bourgeoise de sa famille lyonnaise, qui transmettait de génération en génération le métier de médecin. Il avait épousé une fille de la classe ouvrière dont certains membres étaient devenus, quand l'ascenseur fonctionnait encore, des artisans ou de petits commerçants fournissant des collectivités, des hôtels et des restaurants en vaisselle, en instruments de cuisine, en torchons, nappes et tabliers.

Les parents d'Albert appartenaient à la génération qui fit des enfants à la demande de l'État et de la religion « croissez et multipliez » sur une grande échelle — sans se casser pour autant la gueule — et ils auront donc six enfants, trois en Allemagne et trois dans le bourg montagnard. Comme ils s'étaient rencontrés dans le scoutisme laïque, ils seront tous désignés pour diriger une pension pour enfants de tous horizons et de toutes croyances religieuses : certains fréquenteront l'école publique, tandis que d'autres étudieront dans un collège protestant.

Pendant les vacances scolaires, cette pension d'enfants se transformera en un grand camp de louveteaux, à la différence près que les clients dormiront dans des chambres de quatre à cinq lits non superposés, et non sous des tentes. Qu'ils prendront leur douche dans une salle de bains et qu'ils n'iront pas aux WC dans des feuillées creusées dans la terre, cachés par les branchages d'une cabane en branches d'épicéas et de tiges de fougères et signalés par le vrombissement des mouches et des taons. Tous les jours, le moniteur responsable versait un bidon de Crésyl, un puissant désinfectant à base de crésol qui sent l'amande et le benzène.

On pourrait dire que les fondations de la maison intérieure d'Albert sont solides : un village imprégné de valeurs, des parents scouts engagés dans l'éducation, une mère convertie par mariage au protestantisme, une région pleine de ressources naturelles (randonnée, natation, ski, vélo, escalade, etc.) pour les nantis (cheval, tennis, voile).

Mais Albert n'est pas heureux à l'école : il est jaloué parce que ses parents louent une maison de vingt piéces ; il est frappé et molesté parce qu'il est le premier ou le deuxième de la classe. Aujourd'hui, on dirait qu'il subissait du harcèlement scolaire passif. Tous les mois, il caracolait en tête de classe avec la fille de son instituteur et directeur d'école, qui l'aimait en secret sans oser le lui dire.

Albert aura toujours du mal à exprimer son amour à une femme qu'il l'aime. Il ne sera pas facile de l'aimer, car il est trop égocentrique et a besoin d'être rassuré et en sécurité. Albert est un conteur, bavard, fatigant pour les autres. Il peut parler d'un sujet qui l'intéresse pendant des heures, en ne manquant aucun détail, en remontant à la source de chaque fait ou de chaque notion. Ses fils lui disent souvent : « Accouche ! » D'autres, plus courtois, lui proposent poliment de conclure. Ses nombreuses digressions qu'il croit utiles sont insupportables pour son auditoire. Il ne s'en rend pas compte.